

La maison des Babayagas ou comment réinventer la vieillesse

A Montreuil, dans la banlieue parisienne, la maison des Babayagas, structure autogérée, propose une alternative à l'EMS et à la solitude à une vingtaine de femmes retraitées

**me
mo**

Depuis un peu plus d'une année, des retraitées vivent dans la maison des Babayagas basée sur l'autogestion, la solidarité, la citoyenneté et l'écologie. Vingt et un studios et des espaces communs permettent de composer entre intimité et ouverture sur le monde, notamment grâce à la création d'une Université populaire. L'utopie de la militante de toujours Thérèse Clerc est ainsi devenue réalité après une dizaine d'années de lutte.

Figure de la mythologie slave, la Baba Yaga est généralement représentée comme une sorcière maigrichonne qui dévore les enfants. Mal coiffée, elle ne porte pas de foulard – fait scandaleux dans la paysannerie russe de l'époque – et sa maison est dotée de pattes de poule lui permettant de se déplacer... Ce mythe donne son nom depuis quelques années à un projet précurseur de femmes âgées, pas dénuées d'humour. Depuis un an, la maison des Babayagas de Montreuil abrite une vingtaine de militantes de toujours. L'initiatrice de ce projet est Thérèse Clerc, 86 ans. Elle a été de toutes les luttes, de celles pour les indépendances et contre la guerre du Vietnam, active au MLF dès mai 1968, puis membre de la CGT lorsqu'elle travaillait comme venduse de vêtements, avant de créer sa petite entreprise de fringues. Entretien avec cette créatrice de liens sociaux, entre rires et coups de gueule.

Thérèse Clerc, rappelez-nous l'origine de la maison des Babayagas...

J'ai commencé à réfléchir à ma propre vieillesse à l'âge de 65 ans. C'était un moment où je m'occupais de ma mère grabataire, de mes enfants en pleine turbulence conjugale et de mes 14 petits-enfants... Je me suis dit que je n'allais pas faire subir à mes propres enfants ce que je vivais avec ma mère. Mais je ne pouvais pas non plus imaginer vivre dans une maison de retraite. Avec des amies, Monique Bragard et Suzanne Gouëffic, on a alors décidé de créer une maison autogérée, solidaire, citoyenne, féministe, laïque et écologique. Très long, le cheminement n'a pas été facile. Nous nous sommes constituées en association, et avons écrit aux pouvoirs publics. C'était en 1999. Et personne n'a répondu. Par contre, suite à la canicule en 2003, qui a fait quelque 18 000 morts, tout le monde s'est affolé et nous avons reçu enfin des réponses. Un article dans *Le Monde* sur notre projet a aussi été particulièrement porteur. Le maire de Montreuil, où j'habitais déjà depuis plus de 40 ans, nous a beaucoup aidés pour la construction de ces logements sociaux. Il nous fallait 4 millions d'euros, ce qui ne se trouve pas sous les sabots d'une mule. On a bien galéré, car on n'entrant pas dans les cases. Il fallait donc créer des mesures dérogatoires à une série de lois et de règlements. Et, un beau jour, enfin, le permis de construire est arrivé. Les premières femmes sont entrées fin octobre 2012.

Comment s'est passée la sélection des 21 femmes qui vivent actuellement dans la maison des Babayagas?

Ce sont des femmes qui ont peu de moyens financiers, plusieurs vivent avec moins de 700 euros par mois. Elles doivent s'être engagées dans leur vie. La plupart sont végétariennes, et



Vieillir autrement, ni en EMS ni dans la solitude. Voilà ce que proposent les femmes de la maison des Babayagas... Un gage de santé selon sa fondatrice Thérèse Clerc.

nous faisons toutes attention à notre consommation d'eau et d'énergie. Elles signent une charte et s'engagent à donner 10 heures de travail bénévole par semaine, pour le nettoyage des lieux communs, l'organisation des repas, des discussions, le travail administratif. Moi je m'occupe beaucoup de la communication... La maison des Babayagas est un projet global. Chacune a son studio entre 23 et 44 m² avec une petite cuisine, sa chambre, sa salle de bain... Et il y a deux grandes salles en bas où sont organisés des repas en commun ouverts aux gens du dehors, des projections de films, des débats, des conférences. Nous sommes en train de monter une Université populaire pour travailler sur les thèmes des utopies et de la vieillesse. Les hommes sont les bienvenus dans nos activités, mais nous voulons privilégier les femmes, car elles sont le plus touchées par la pauvreté et sept fois plus nombreuses que les hommes à partir de 80 ans. Bref, ça ne se passe pas mal, même si, comme partout, il y a deux ou trois teignes qui nous pourrissent un peu la vie. Les critères d'engagement font partie des choses à creuser. A la base, nous ne voulions pas faire trop tribunal, mais je pense que deux personnes ce n'est pas assez pour choisir les locataires.

'à point relevé'

Se cacher sous le masque de l'emploi

Quand on veut travestir la réalité, rien de mieux que le détournement des mots. C'est ainsi que les barons de la finance et de l'actionnariat spéculatif, principaux responsables de la crise, se sont progressivement mués en victimes qui se plaignent «que les riches soient mal aimés alors qu'ils s'efforcent simplement de créer des emplois». Du coup, les salariés, dont on notera au passage qu'ils sont priés de payer les pots cassés de la crise, sont transformés en bénéficiaires d'emplois. On leur fait un «cadeau». Par la magie des mots, on gomme le fait qu'ils restent les principaux créateurs de richesses, sans lesquelles personne ne pourrait s'octroyer de bonus démesurés. Ces salariés alimentent les superriches alors que ces derniers suggèrent le contraire. Ce retournement de sens s'est une fois de plus vérifié, l'autre soir, sur le plateau d'une chaîne télévisée française où le patron Denis Payre, chef du mouvement «Nous Citoyens», a osé cette petite phrase: «Le problème, ce n'est pas qu'il y ait trop de riches mais trop de pauvres.» Comme s'il n'y avait aucun lien entre les deux. Comme si les couturières du Bangladesh payées 50 francs par mois pour produire des vêtements ne participaient en rien à la richesse des groupes de mode et des propriétaires de grands magasins.

La fortune des 85 plus grands milliardaires du monde, dont les revenus totaux sont équivalents à ceux de 3,5 milliards d'individus réunis, serait-elle imputable à leurs seuls mérites? Ces nababs

questions réponses



Thérèse Clerc, initiatrice du projet.

Cantaralda : une coopérative d'habitation intergénérationnelle

Un peu partout, des projets proches de celui des Babayagas sont en germe. En Suisse aussi, notamment à travers des projets de coopératives d'habi-

Faut-il changer l'image de la vieillesse?

Cantaralda: une coopérative d'habitation intergénérationnelle

Un peu partout, des projets proches de celui des Babayagas sont en germe. En Suisse aussi, notamment à travers des projets de coopératives d'habitation qui incluent les plus âgés, comme par exemple celui de Voisinage à Genève qui souligne sur le site des coopératives d'habitation de Genève: «Dans ce lieu de vie, les plus âgés pourront vivre chez eux, entourés, et actifs à leur mesure!» Des projets féministes voient le jour également, telle la coopérative d'habitation pour femmes Cantaralda à Confignon, près de Genève, née de l'inspiration de la cantatrice Catherine Berthet. Héritière d'une belle et grande maison rurale, elle a souhaité que ce cadeau en reste un. D'où sa volonté d'extraire son patrimoine du circuit spéculatif et de permettre la création d'une coopérative participative de femmes, car «les femmes portent le monde et personne ne porte les femmes», souligne la militante et féministe de toujours en riant. Le projet: la création de cinq appartements semi-communautaires afin d'accueillir au total 8 à 9 personnes. Des espaces privatisés et communs; dans l'esprit du développement durable. Dans l'idéal: une seule voiture, qui sera partagée. «Il est essentiel, comme le disent les Babayagas, de trouver des solutions innovantes pour les vieux. Pour la génération de nos parents, qui avait beaucoup d'enfants, il était clair que l'un, ou plutôt l'une d'entre eux s'occuperaient d'eux, et qu'ils mourraient à l'hôpital. Aujourd'hui, nous sommes dans une autre mouvance. Nous avons vécu mai 68...», souligne Catherine Berthet, qui a fêté ses 68 ans... Pour l'instant, elle porte ce projet avec quatre autres amies qui ont entre 48 et 70 ans. «Notre idéal n'est pas de créer une maison intergénérationnelle, même si je sais que ce n'est pas forcément facile.» Et Catherine Berthet de conclure, le sourire dans la voix: «Ce que je souhaite c'est que les misères de la vieillesse passent derrière les rires. Je veux mourir vivante.»

AA ■

Plus d'informations: www.cantaralda.ch

Elles sont le plus déclinées par la population vétérane et sept fois plus nombreuses que les hommes à partir de 80 ans. Bref, ça ne se passe pas mal, même si, comme partout, il y a deux ou trois teignes qui nous pourrissent un peu la vie. Les critères d'engagement font partie des choses à creuser. A la base, nous ne voulions pas faire trop tribunal, mais je pense que deux personnes ce n'est pas assez pour choisir les locataires.

Faut-il changer l'image de la vieillesse?

Oui, absolument. Les pouvoirs publics sont bien frieux par rapport à la vieillesse qui est encore vue comme une pathologie et traitée qu'en termes de maladie et de soins, et non pas d'évolution. C'est aussi aux vieux de se secouer. Je peux être assez sévère avec eux, j'avoue. Heureusement, petit à petit les choses bougent. Nous avons de plus en plus de messages de personnes en train de monter des projets tels que le nôtre et qui nous demandent conseil. Par rapport à ces différentes initiatives, nous aimerions organiser un colloque européen pour permettre des échanges entre les diverses pratiques. Les Babayagas, c'est une utopie qui se réalise. Un projet de gauche, alternatif, qui refuse l'assistanat et veut devenir une force politique. La vieillesse, c'est l'âge de la liberté! Et nous voulons vivre cette liberté. Mais, bien sûr, pas comme des pouliches échappées de l'écurie... On court encore un peu, mais pas très vite.

Propos recueillis par Aline Andrey ■

derniers suggèrent le contraire. Ce retournement de plus vérifié, l'autre soir, sur le plateau d'une émission française où le patron Denis Payre, chef du mouvement «Citoyens», a osé cette petite phrase: «Le problème y ait trop de riches mais trop de pauvres.» Comment un lien entre les deux. Comme si les couturières payées 50 francs par mois pour produire des vêtements paient en rien à la richesse des groupes de mode et de grands magasins.

La fortune des 85 plus grands milliardaires

les revenus totaux sont équivalents à ceux de 3,5 millions de personnes réunis, serait-elle imputable à leurs seuls milliardaires? Ces derniers auraient eu besoin de personne pour s'enrichir. La moitié de la planète ramassait les miettes? Le patron Denis Payre, qui gagne 300 000 euros par mois et dont le patrimoine est estimé à 20 millions d'euros, se plaint d'un Etat qui ne redonne la parole aux citoyens! claironne-t-il. Ainsi, pour ceux que l'économie ultralibérale a broyés? Ou à tout l'argent qu'ils ont planqué dans les paradis fiscaux, de pleurnicher face à des impôts qu'ils prétendent

Chez nous, le conseiller fédéral Schneider a toujours soutenu que «n'importe quel citoyen, et c'est légal» répète en boucle ses défenses. Il a donc envolé vers des paradis fiscaux aux simples contribuables que nous sommes le seul à trouver. On a entendu des élus de la droite patronale qui ont fustigé un élu dont le seul tort aurait été de faire de la misération pour le bien de sa société, donc des emplois et de la bienfaisance, en somme! Dans le monde, plus de 100 millions de francs sont planqués dans les paradis fiscaux. Cela ferait presque à régler les dettes publiques de tout le monde. Il n'allez pas insinuer que les possesseurs de ces patrimoines sont tous des emplois... A l'évidence, le prétexte de «la créativité» a devenu la formule magique qui permet de repartager le gain dans les couleurs de la vertu.